

ETC



Le noyau et le réseau : individuation et diffusion

Michaël La Chance

Number 58, June–July–August 2002

Diffusion et prospection : État des lieux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Chance, M. (2002). Le noyau et le réseau : individuation et diffusion. *ETC*, (58), 38–41.

LE NOYAU ET LE RÉSEAU : INDIVIDUATION ET DIFFUSION

Pour commencer, une anecdote : à la rétrospective Picasso au MoMA, il y a quelques années, on constatait d'emblée qu'aux rangées de tableaux sur les murs, correspondaient des rangées de files d'attente devant chaque tableau. On attend son tour dans la file pour passer 17 secondes, incluant la lecture de l'étiquette, devant le tableau, et aller se mettre dans la file suivante. Imaginons un visiteur qui tombe en extase, ravissement, et autres comas contemplatifs : il apparaît comme un bogue dans un jeu de piles (*stacks*), le musée tout entier transformé en processus de traitement de l'information, où l'information ce n'est pas le tableau mais le visiteur qui va de tableau en tableau. Est-ce cela la culture collective ?

— | —

Faut-il distinguer les aspects individuels et collectifs de la culture ? Question qui se pose lorsque nous voulons rendre accessible au plus grand nombre l'expérience artistique et la dynamique des œuvres créées par des individus. La culture collective est capitalisée comme accumulation de formes (musées, bibliothèques), localisation des événements (dans les objets, les lieux et un espace), homogénéité de toutes les médiations. Cette culture collective est effectivement « diffuse » : émanation dont la source est voilée, qui se répand à travers les corps et deci-delà, en se délayant, d'où perte de cohérence, perte d'authenticité.

Quant à la culture individuelle, elle est éprouvée comme ressourcement, imprégnation, contamination, transformation, façonnement de soi (*autopoïésis*). Elle est ce qui permet à l'individu de se démarquer et de prendre ses repères, afin de poursuivre son individuation. Aucun objet ne sera conservé s'il ne favorise pas un travail sur soi. Être cultivé c'est posséder des repères, c'est savoir que – malgré les apparences – les expériences ne sont pas « infuses », c'est aussi connaître la puissance de la fiction lorsque l'individu peut se projeter dans ses fictions, toucher de nouveau à son indétermination et revenir au quotidien avec un désir de transformation.

Individuel (noyau)
Culture infuse
expérience
façonnement

Collectif (réseau)
Culture diffuse
Reconnaissance
accumulation

Transformation de quoi ? Transformer envers et contre tout : contre le Même ? Car, ne l'oublions pas, comment peut-on diffuser son utopie sans modifier le *statu quo* ? Cela évoque pour nous le modèle homéostatique de la modernité : le Même, à savoir la reproduction du social, la réplique du capital, la perpétuation du monde. Le Même avait un idéal de changement, une idéologie du progrès (social et technique) que la modernité avait diffusés comme projet d'émancipation universelle (sexuelle, de classe, du tra-

vail, etc.), projet de diffusion et d'exportation coloniale de nos valeurs – comme remède ou comme poison diffusé dans le corps environnant. En fait ce « progrès » était la plus sûre perpétuation du Même.

À ce stade-ci on parle de diffusion pour ne pas dire contamination.

La revendication de la différence contre un bloc homogène, voilà qui reste très moderne-transgressif. Sera postmoderne la revendication de la différence avec et contre d'autres différences dans une société disparate où chaque groupe-réseau, et ils sont nombreux, veut déterminer comment il s'exhibe et comment on le voit, comment on le nomme, comment il jouit, comment il écrit son histoire, comment il diffuse ses œuvres, son cinéma, etc. Tout cela dans un éclatement des aires culturelles qui se superposent et s'excluent. Ce qui pose, on le constate, d'autres problèmes de diffusion.

Nous partons de l'individu, son expérience, sa recherche. Il y a une ambivalence : d'un côté on lui prête une identité et une sensibilité bien définie, ses possibilités de ressourcement contenues dans un « noyau éthique » bien défini ; de l'autre on lui prête un désir d'être vu, une pulsion exhibitionniste qui s'enracine au cœur d'une recherche de réalisation de soi¹. Notre définition de la poïésis de soi (Foucault) rejoint la conception postmoderne de l'individu comme multiple en mouvement : on constate néanmoins la captation de cette poïésis par des micro-idéologies de groupes selon lesquels on ne saurait se façonner soi-même sans être trans-sexuel, trans-ethnique (métis), translinguistique, transorganique (bionique), etc. C'est un relent de la modernité : on ne peut penser l'individuation sans l'associer à la résistance, à la transgression, à la fois politique et sexuelle... Le modèle se trouve dans les figures marginales : le voyou, l'itinérant, le mutant, le sous-homme, le toxico, le travesti, le survivant (Pasolini, Genet, Guyotat, Volodine, Burroughs, Tarkovski, Beuys, Canetti). Il semble qu'il n'y a, aujourd'hui, de travail identitaire et son inscription possible que de se conformer à cette dictature du trans et de l'inter. On s'interroge sur la possibilité d'entamer des démarches d'individuation libres, des prospections pures, qui résistent à toute appropriation micro-idéologique, à toute promotion « culturellement correcte ». En fait, il s'agit ici d'une définition trop restreinte du « trans- ». Voir le schéma suivant :

Le poïétique : éthique de soi

Individuation, façonnement :
« être » sa propre invention,
développer sa puissance de transformation.
Est pensée le plus souvent comme errance,
dispersion, dissidence.

DI -
- le « dis- »

Le poétique, l'art

A- dans un premier temps, l'éthique de soi requiert le regard des autres (mobilisé par des enjeux esthétiques) comme relais du rapport à soi.
B- Porter le désir de transformation au niveau du collectif, provoquer une poïésis partagée dans une société
« comme une œuvre d'art ».

DIFFUSION

- « le trans- »

Le politique

L'individuation s'inscrit/s'oppose
à une instance extérieure : réseaux, institutions
Travail de reconnaissance qui doit
se confronter à une force de **cohésion** et
de normalisation, une force d'intégration
et d'assimilation.

- FUSION
- le « co- »

La diffusion requiert une assimilation : le sens médical atteste d'une distribution dans tous les tissus, molécule par molécule, par assimilation. Avec la diffusion, il y a aussi une déposition : l'expérience individuelle se donne comme culture collective le privilège de se déposer en des lieux poétiques (qui se substituent à la personne de l'artiste). Dès lors, le lieu a une valeur de Forme culturelle qui détermine les individuations et ne cesse de diffuser ses motifs, qui en retour reconfigurent cette forme. C'est le réseau (urbain, communicationnel, etc.) qui apparaît bientôt – paradoxalement – comme lieu-forme générant, incubant, formant l'identité, comme utérus pour la formation de la personnalité. Ce qu'inscrit une géopoétique du réseau, quand nous apprenons de plus en plus à visualiser les réseaux, quand nous voyons le réseau comme espacement et aussi diffusion de l'espace – et pas seulement de l'espace : quand ce qui « est » est marqué par ce qui donne « lieu d'être », ce qui laisse supposer une puissance du lieu à l'œuvre dans tout ce qui advient à l'être à partir de ce lieu. Il y a une singularité des formes d'espacement (non plus seulement l'étendue) que l'art ressaisit dans ses installations, ses *in situ*, ses performances, ses objets et ses lieux. Il y a des particularismes de la diffusion de l'être.

Cette forme d'espacement détermine comment l'éthique de soi devient une éthique collective. Il apparaît que l'une n'est pas réalisable sans l'autre. L'expérience ne va pas sans reconnaissance, le virtuel ne va pas sans relais d'actualisation : ce qui se traduit sur le plan éthique par une transposition de l'individuation au niveau de la communauté tout entière : il ne saurait en rester un seul qui ne soit pas reconnu comme humain, un seul que ses semblables traiteraient comme un sous-homme. Question : quelle cohésion espérer pour demain ? Nous avons la politique pour changer le monde et la poétique pour changer son propre monde, sans renoncer dans ce dernier cas au pouvoir (magique) de changer la réalité par la seule force du désir. Quels sont les frayages du poétique ?

Il s'agit de sortir de l'opposition entre le poétique et le politique, entre le dis- et le co-, penser leur intersection dans un terrain transactionnel, penser la superposition des jeux relationnels que sont devenues les pratiques artistiques. Penser ces jeux comme formes culturelles qui s'opposent et se croisent. Sans supposer la politique comme forme (méta-relationnelle) qui engloberait les autres, qui assurerait la continuité de part et d'autre du spectre des enchevêtrements culturels. Sans définir le poétique comme identification fermée de l'individu et de son monde. Dans le nécessaire équilibre entre l'individuel et le collectif, nous souffrons d'un abus d'individualisme (comme d'autres sociétés souffrent d'un excès de collectivisme – on le voit en ce moment dans la

confrontation des deux excès). Notre société est obsédée par la réalisation de soi et l'exhibitionnisme, par comparaison, nous sommes peu préoccupés par ce que chacun peut offrir à l'humanité. Nous sommes davantage occupés à nous montrer, comme si cela nous permettait magiquement d'exister.

Individuel (noyau) exhibitionnisme & réalisation de soi	Collectif (réseau) expositionnisme
---	---------------------------------------

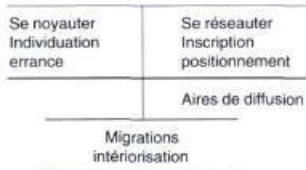
terrain transactionnel
jeux relationnels

Notre pensée oscille entre le poétique (éclatement centrifuge, disparate, dissident) et le politique (consensuel, cohésif, spatial), elle doit penser la superposition de ces deux pôles dans la zone intermédiaire du trans-actionnel, du trans-férentiel. Penser le « jeu » d'un espace d'hystérésis qui présente des effets de discontinuité entre ces pôles et surtout, ne pas craindre d'affronter la cohésion, voir dans quelle mesure, en tout lieu, nous la présupposons. Ne pas croire la dissidence affranchie du plan cohésif, la trajectoire affranchie de la surface, la diffusion affranchie de l'opacité et des fractures du corps social.

– || –

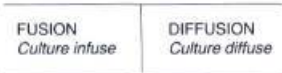
La production artistique met en évidence cette collusion du désir d'être vu et du désir de réalisation de soi, le désir de montrer et de se trouver (le célèbre corrélat esthétique et éthique). Elle reconduit notre réflexion sur l'identitaire. L'*ipse* est toujours problématique, en crise, révélée dans une adversité, en mal de reconnaissance, en mal de source aussi. L'identité n'est pas fixe, il n'y a pas l'invariabilité du « quand je rentre chez moi » ou de mon numéro d'assurance sociale. On ne cesse de construire sa personnalité selon des déterminations diverses. Nos utopies sont de la partie, autant que la surdétermination politico-sociale. La question n'est pas ici de savoir si la notion d'« identité » nous paraît toujours aussi essentielle pour penser le socioculturel. L'identité est encore le trait instable qui relie l'individuation et l'inscription symbolique, l'errance poétique et le positionnement politique. Revenons à nos remarques sur les nouvelles visualisations de l'espace. Nous sommes moins assurés de la notion d'espace ; l'espace invoqué ici est toujours une métaphore : en fait, il n'y a pas de cyberspace mais des réticulés, des arborescences, des enchevêtrements, des faisceaux, des ramifications... Ainsi, il conviendrait plutôt que de parler de cyberspace, de parler d'intelligences connectives, de collaborations réseautées... Des sémio-espaces, des ethno-espaces, ou encore des vidéosphères, graphosphères, idéosphères... sphères ou espaces, ce sont là des métaphores qui restent attachées à une pensée du contenant homogène et de contenus bien emmagasinés, distribués, exposés et consommés. Il s'agit de sortir d'une figuration de l'espace qui est issue d'une organisation du collectif : il faut penser le collectif à partir de nouvelles formes d'espacement, comme aires de diffusion, aires de capillarisation, etc. On peut noter ces derniers temps un intérêt pour la notion de diffusion. Les aires linguistiques sont réceptives à la diffusion de la parole², les aires économi-

ques le sont à la diffusion des marchandises, les aires médiatiques, à la diffusion des images. Et les aires culturelles sont réceptives à la diffusion des œuvres. En fait, l'ambiguïté apparaît d'emblée entre ces deux dernières aires de diffusion, surtout dans les arts médiatiques : lorsqu'il s'agit de TV, cinéma, radio, on peut effectivement parler de production et de diffusion; par contre, lorsqu'il s'agit de production artistique et aussi de design interactif, on parlera plutôt de création et de réception, de manipulation et d'archivage.



Le concept d'identité a longtemps semblé le point d'ancrage de toutes les cohésions sociales. En effet, une cohésion semble réussie lorsque le groupe a une identité, lorsque la migration des valeurs s'est convenablement effectuée entre l'individuel et le collectif. L'ancrage identitaire semble le ciment de la société de demain, permettant à la fois le multiple et l'Un. Quelle cohésion pouvons-nous espérer/craindre pour demain ? Quelle cohésion minimale saura garantir la vie face au chaos, à l'anomie, au négatif ? Aujourd'hui, nous investiguons plus volontiers les notions de relation, de diffusion et d'interaction. Nous croyons que la sensibilité de l'artiste ne saurait se manifester sans s'inscrire dans une communauté de goût; que l'artiste, seul ou à plusieurs, contribue à créer ces communautés précaires.

Car l'espace et le temps paraissent maintenant avoir toujours été des métaphores de cohésion et de diffusion. Quelle métaphore de cohésion enregistre la dimension du temps ? Le récit, avec ses enchaînements diégétiques, a été pendant des milliers d'années un extraordinaire véhicule de diffusion, en particulier le récit épique comme support d'un imaginaire partagé, dans lequel chacun reconstruit son *mythos*. Dans le récit qui restitue une dimension mythique de l'existence, la recherche d'identité nous reconduit à une quête d'origine. L'origine, comme l'identité, peut être naturelle ou fictive. Et lorsqu'elle nous paraît fictive, elle n'en reste pas moins puissance de fiction : lorsque la projection fantasmatique de soi (dans un récit, une œuvre, etc.) ouvre une aire virtuelle où chacun rencontre l'indéterminé de soi-même. L'identité d'appropriation (pour ne pas dire l'identité propre) prend le détour d'un imaginaire. De même, l'altérité n'est pas davantage fondée dans une dé-propriation, une dé-prise.



Quelle métaphore de cohésion enregistre la dimension de l'espace ? Le réseau, avec sa maîtrise de l'étendue, offre aujourd'hui l'image la plus forte de la diffusion. L'espace réticulé est une métaphore de la cohésion, le tissu social se définit aussi bien comme un jeu de proximité des individus, avec ses densités variables (promiscuité...), une constellation (grappe) d'attracteurs avec ses intensités, une configuration de pratiques et un partage de tâches. En fait, l'inscription du sujet n'en est pas plus « littérale », les réseaux font apparaître de nouveaux territoires, mais la part de l'imaginaire reste prépondérante. On savait déjà qu'il n'y a pas de droits d'un sujet sur un territoire mais des discours de légitimation et aussi la naturalisation de ce discours dans un imaginaire (de l'origine, du déplacement, etc.). L'identité ne surgit pas du sol mais de l'imaginaire de l'appropriation du sol, qui permet de rapporter un espace à un groupe. Car le groupe a besoin de se donner une expérience de l'espace (étendue, réseau, etc.) comme métaphore de sa propre cohésion. Nous vivons toujours notre espace réel à travers :

- cette métaphorisation première qui nous fait parler d'« espace », – nous vivons notre espace réel à travers un imaginaire de l'espace;
- un imaginaire qui possède sa spatialité propre, dans l'organisation topologique de ses images périphériques et de ses figures dominantes,
- un déploiement de virtualités selon un relief d'actualisations possibles : le marché de l'art, le musée, les organismes subventionnaires, les biennales, les colloques aussi.

– III –

Nous pouvons donc penser l'individu comme un noyau éthique qui se définit de proche en proche selon ses réseaux et proximités, selon sa malléabilité au contact des autres individus, des groupes, des grands ensembles. Il y a pourtant une contradiction dans le fait qu'on tend à lui prêter une malléabilité illimitée, tout en affirmant que cette identité hybride, instable, incertaine, mixée... requiert une enveloppe spatiale (trame urbaine, localisation réseautique) dont elle doit toujours contester la tendance assimilatrice, endogame, intégrative. L'apologie du multiple conduit-elle à privilégier la mobilité ? L'affirmation de l'identité plurielle requiert-elle la fascination pour l'hétérogène ? On comprend que l'expérience de soi requiert une surface de contact, une distance pour creuser l'écart, une aire pour s'offrir à la dispersion – et à la trahison. On comprend aussi que cette surface présente un certain relief. Car c'est un autre aspect de la diffusion (pour reprendre la métaphore médicale de tout à l'heure) : se répandre à travers les choses en se délayant. Est-ce la perte d'authenticité, inévitable lorsque la contamination de l'autre s'accompagne d'une dénaturation de soi ?

Individuel (noyau) Culture infuse Dispersion agitée Malléabilité illimitée	Collectif (réseau) Culture diffuse Surface réticulée Interactivité illimitée
--	--

Nous pouvons aussi tenter de penser l'espace de la diffusion, la trame commune, comme le réticulé de toutes les transactions, un plan de tous les itinéraires. La communauté-réseau est un exemple d'espace cohésif, caractérisé par un potentiel accru de rencontres et d'interactions. La communauté-réseau peut absorber la diversité des identités et des modes relationnels, en assurer la diffusion rapide. Tout comme on supposait une malléabilité illimitée de l'individu, on suppose et corréle une interactivité illimitée dans l'espace cohésif. Nous exigeons la cohésion pour assurer la circulation, la distribution, la diffusion, – est-ce qu'il peut y avoir tout cela sans cohésion ? Oui. Ce serait une grossière erreur que d'oublier que l'espace de rencontre est déjà ordonné (Foucault) selon les équipements, les médias, les conditions de visibilité, etc. La ville possède un tel relief, le tissu urbain informationnel que l'on appelle Internet possède son relief aussi. La communauté-réseau paraît posséder de telles propriétés cohésives : les institutions (universités, musées, galeries) sont de tels lieux de brassage culturel et linguistique, de diffusion et d'uniformisation, qui savent plus ou moins bien tolérer l'errance, l'ambivalence.

Voilà qui est nouveau, ce n'est plus l'artiste qui doit incorporer le réseau, qui doit introjeter l'institution, afin d'assurer par avance la légitimité de sa pratique : ce serait plutôt l'œuvre elle-même qui se constitue comme terrain transactionnel. Nous devons délimiter le relief particulier de ce terrain transactionnel, les interactions qu'il favorise, les diffusions qu'il permet, plutôt que d'engager trop spécifiquement une lecture des tensions et conflits, point critiques de rencontre (*clash*) et points de rupture. Cette dernière lecture a le défaut de prêter une existence autonome aux parties, sans voir leur interdépendance dans une topologie globale qui exprime parcours et positions, lignes de rupture et champs d'interaction multiculturelle. Une approche plus globale permet de considérer l'œuvre comme création d'un lieu de rencontre, dispositif auto-diffusionnel. On s'interroge alors sur la nature du lieu, le rapport qualitatif (contaminations salutaires, expériences individuantes, etc.) qu'il instaure, plutôt que sur le nombre de personnes qui se sont déplacées, la quantité de gens qui sont passés.

On peut créer des lieux de rencontre, des plate-forme d'aiguillage, on peut aussi travailler à exposer la surface minimale sur laquelle on se rencontre et les contraintes inhérentes à cette surface. Sur quelle base d'entre-vie pouvons-nous nous rencontrer et travailler ensemble ? Cette base d'entre-vie, cette surface minimale de la rencontre, nous la voyons émerger aujourd'hui non pas dans le rapport interhumain que

dans la relation à la machine. Ainsi, le design interactif hypermédia présuppose une base sensorielle en chacun de nous, c'est à partir de cette base que chacun peut « entrer » dans une interface de manipulation, se projeter corporellement dans des environnements de navigation, afin de se repérer par instinct plutôt qu'en faisant appel à un mode d'emploi pour constituer une modélisation conceptuelle de ce lieu intermédiaire (interface). Avec les esthétiques de réseaux, les bases polysensorielles de chacun sont projetées dans une co-sensualité dont la valeur heuristique est toujours vérifiée. La recherche s'attache à énoncer les tropismes du corps dans les modes transactionnels, dans les espaces relationnels, afin de promouvoir – parmi tous ceux qui ont cette base sensorielle – les diffusions les plus rapides. Voilà l'idéal de la diffusion : lorsque l'espace culturel est transparent et que le rayonnement se propage instantanément d'une extrémité à l'autre du spectre social : lorsque les œuvres sont éminemment susceptibles d'être « diffusées », celles qui agissent le plus directement sur le spectateur, ses sens et son esprit³. Mais voilà, l'espace social n'est jamais transparent; les œuvres s'attachent à en dessiner l'opacité et le relief, ouvrant des trajectoires, inaugurant des parcours où ce qui circule et se propage ce ne sont pas des objets, mais des intensités de rencontres, des protentions d'existence.

Aujourd'hui, l'œuvre d'art constitue un terrain transactionnel, elle se propose comme espace cohésif et aire de diffusion. On aperçoit alors comment un espace virtuel devient un « lieu d'être ». Le champ social est traversé de faisceaux de virtualités, tandis que certains lieux, certains moments, et aussi certains objets sauraient provoquer des actualisations plus ou moins immédiates. Un langage, une œuvre, et d'autres dispositifs symboliques, se proposent alors comme jeux relationnels, comme espaces d'interaction, comme déploiements de virtualités, qui rendent possibles et surdéterminent leurs propres actualisations.

MICHAËL LA CHANCE

NOTES

1 Voir notre « l'expositionnisme contemporain », *TROIS*, vol. 6, n°1, automne 1990, p. 38-47. Communication au Colloque *Le Délire d'exposer*, Société d'esthétique du Québec et Section Histoire de l'art, ACFAS, Université Laval, 16 mai 1990.

2 Voir « La diffusion des ouvrages écrits dans une langue comprise de tout le monde », *Histoire littéraire de la France*, XXIV, p. 303.

3 Un passage de Condorcet rappelle l'interpolation des pixels dans les images : « La diffusion nuit sans doute à la clarté, quand on parle à des hommes accoutumés à une attention soutenue, qui savent saisir des nuances fines, qui peuvent recevoir à la fois un grand nombre d'idées et suppléer aux idées intermédiaires que l'on a supprimées. » Cf. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Gallimard-Hachette, vol. 3, 1962, p. 58.